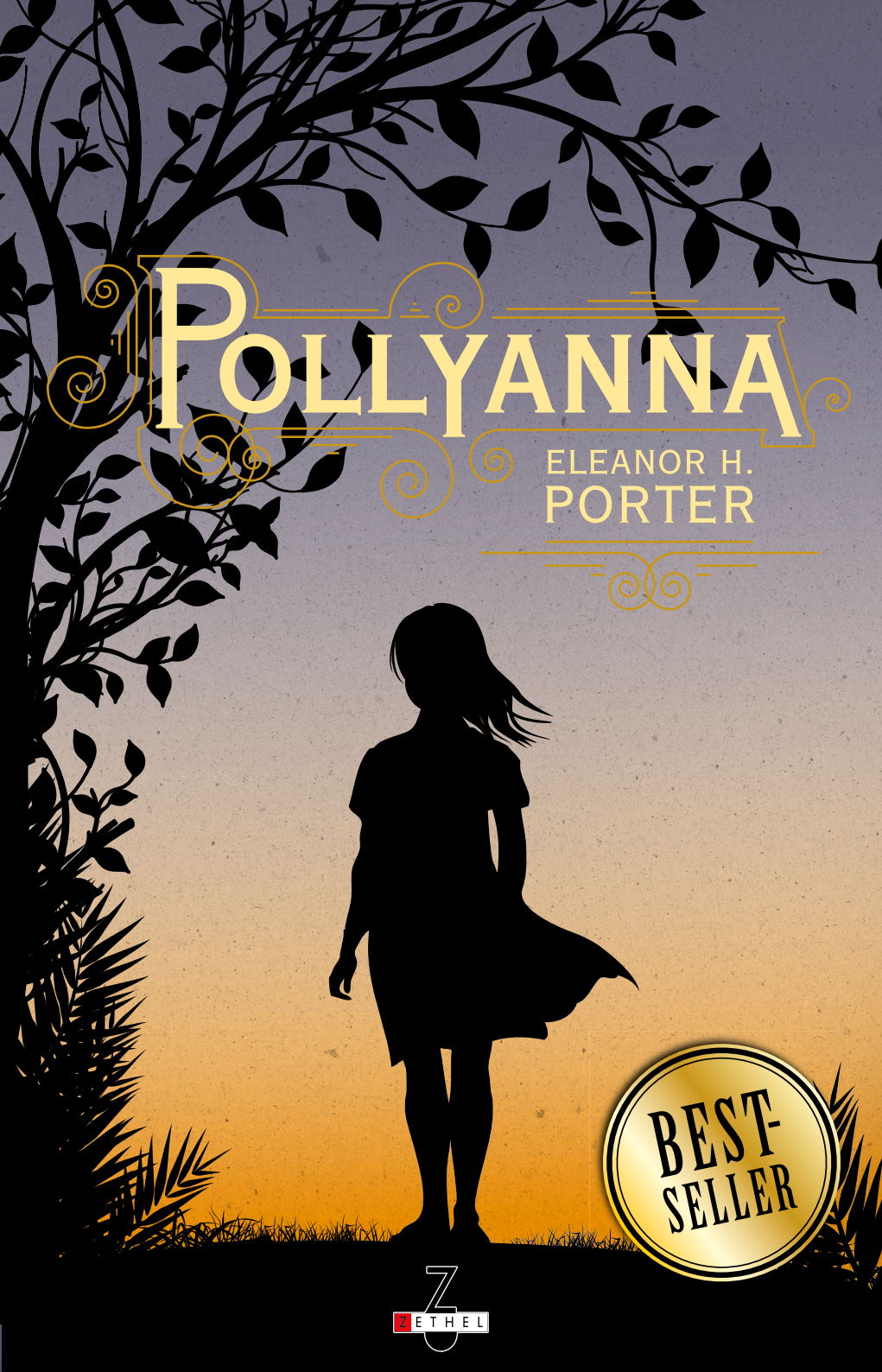




POLLYANNA

ELEANOR H.
PORTER

BEST-
SELLER

Quand le père de la jeune Pollyanna Whittier décède, la petite fille est envoyée vivre chez sa tante Polly à Beldingsville, dans le Vermont. Mais autant Pollyanna est lumineuse et passionnée, autant sa tante hurle dès qu'une porte claque ou qu'une fenêtre reste ouverte.

Cependant Pollyanna a été élevée en apprenant à voir toujours le bon côté des choses, grâce au jeu du bonheur. Peu importe que la situation soit dramatique, il est toujours possible de trouver matière à être heureux. Un dîner composé de pain et de lait dans la cuisine est accueilli avec ravissement. Une chambre spartiate sous les combles ? La vue depuis la fenêtre est splendide, bien mieux que n'importe quelle décoration. Et alors que Pollyanna commence à connaître les habitants du village, sa gaieté et sa joie de vivre se répandent : un par un, les voisins, revêches, tombent sous son charme, comme M^{me} Snow, une éternelle insatisfaite, et M. Pendleton, qui vit comme un ermite.

Mais un événement tragique va bouleverser la vie de Pollyanna. Arrivera-t-elle à dépasser cette nouvelle épreuve ?

Un grand classique de la littérature anglaise dans la lignée des *Quatre filles du Dr March*, *La Petite princesse*...

Eleanor H. Porter (1868-1920) est une romancière américaine. Elle a étudié au conservatoire de musique du New England. Son premier roman a été publié en 1907, mais c'est avec Pollyanna, en 1913, qu'elle a connu un succès international. L'histoire touchante de cette jeune fille a été adaptée par Walt Disney en 1960.

50 000 notes sur Goodreads

Inédit, traduit pour la première fois en France

14,90 € Prix TTC France

ISBN: 979-10-95174-23-3



9 791095 174233

www.zethel.com



JEUNES
ADOS

Eleanor H. Porter

Pollyanna

Traduit de l'anglais par Elisabeth Luc



Titre original : *Pollyanna*

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Elisabeth Luc

Édition française publiée par :

© Zethel, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris – France

ISBN : 979-10-95174-23-3

Dépôt légal : avril 2016

Maquette : Patrick Leleux PAO

<http://zethel.com>

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Pour ma cousine Belle.

Sommaire

I. — Miss Polly	7
II. — Nancy et le vieux Tom.....	13
III. — L'arrivée de Pollyanna	18
IV. — La chambrette	28
V. — Le jeu.....	38
VI. — Une question de devoir	45
VII. — Pollyanna est punie	56
VIII. — Pollyanna en visite	63
IX. — Le Monsieur.....	74
X. — Une surprise pour Mme Snow	80
XI. — Jimmy Bean	91
XII. — Face aux dames patronnesses.....	103
XIII. — Le bois de Pendleton.....	108
XIV. — Une histoire de gelée	116
XV. — Le Dr Chilton	124
XVI. — Une rose rouge et un châle en dentelle ..	136
IXVII. — Comme un roman	145
XVIII. — Les prismes	153
XIX. — Une surprise.....	160
XX. — Encore plus surprenant.....	165
XXI. — Une réponse.....	173

XXII. — Sermons et paniers à bois	181
XXIII. — L'accident	190
XXIV. — John Pendleton	197
XXV. — Un jeu de patience.....	205
XXVI. — Une porte entrouverte	212
XXVII. — Deux visites	217
XXVIII. — Le jeu et ses joueurs	225
XXIX. — Par la fenêtre ouverte.....	240
XXX. — Jimmy prend les choses en main.....	246
XXXI. — Un nouvel oncle.....	250
XXXII. — Une lettre de Pollyanna	253

I

Miss Polly

En ce matin de juin, Miss Polly Harrington entra en trombe dans sa cuisine. Il n'était pas dans ses habitudes de se hâter, elle qui se targuait même de garder son sang-froid en toutes circonstances. Or, ce jour-là, elle était en proie à une agitation manifeste.

Étonnée, Nancy leva les yeux de sa vaisselle. La jeune fille ne travaillait au service de Miss Polly que depuis deux mois, mais elle savait que sa patronne n'était pas femme à s'affoler de la sorte.

— Nancy !

— Oui, madame ? répondit-elle d'un ton enjoué.

Loin de s'interrompre dans sa tâche, la domestique entreprit d'essuyer un pichet.

— Nancy ! répéta Miss Polly d'un ton sévère, cette fois. Quand je vous adresse la parole, veuillez cesser votre travail pour écouter ce que j'ai à vous dire !

La jeune fille rougit violemment et posa aussitôt son torchon et son pichet, qu'elle faillit faire tomber au passage, ce qui ne fit qu'augmenter son trouble.

— Oui, madame... Bien, madame, bredouilla-t-elle.

Elle redressa le pichet et se retourna vivement vers sa patronne.

— Si je continuais mon travail, madame, c'est parce que vous m'avez dit de me dépêcher de finir ma vaisselle, ce matin, voyez-vous...

Miss Polly se renfroigna légèrement.

— Cela ira, Nancy ! Je ne vous demande pas de vous justifier, mais de m'accorder votre attention.

— Oui, madame, souffla la domestique en réprimant un soupir.

Parviendrait-elle un jour à satisfaire son exigeante patronne ? C'était le premier poste de Nancy, dont la mère était veuve depuis peu et souffrante. Elle avait trois jeunes enfants à élever, de sorte que Nancy, sa fille aînée, devait contribuer à leur entretien. Comme elle avait été heureuse de trouver cet emploi dans la cuisine de la grande maison perchée sur la colline ! Nancy venait d'un hameau situé à dix kilomètres de là. Elle ne connaissait Miss Harrington, l'une des habitantes les plus fortunées de la ville, qu'en tant que maîtresse du vieux manoir Harrington. Deux mois plus tard, elle considérerait Miss Polly comme une femme austère et renfrognée qui fronçait les sourcils au moindre bruit, que ce soit la chute d'un couteau sur le sol ou un claquement de porte... En revanche, quand tout allait pour le mieux, il ne lui venait pas à l'idée de sourire.

— Dès que vous aurez effectué vos tâches du matin, vous monterez nettoyer la petite chambre qui se trouve en haut de l'escalier, dans le grenier. Après en avoir sorti les malles et les cartons, vous passerez le balai et ferez les poussières, sans oublier de préparer le lit.

— Bien, madame. Et où dois-je entreposer ces affaires ?

— Dans le grenier.

Miss Polly eut un instant d'hésitation, puis reprit :

— Autant vous l'annoncer sans attendre : ma nièce, Miss Pollyanna Whittier, vient s'installer chez moi. Elle a onze ans et logera dans la chambrette.

— Une petite fille va s'installer ici, madame ? En voilà une bonne nouvelle ! s'exclama Nancy en songeant au bonheur qu'apportaient ses petites sœurs dans la ferme familiale.

— Une bonne nouvelle ? Vous trouvez ? Ce n'est pas le terme que j'emploierais, rétorqua Miss Polly. Néanmoins, j'ai l'intention de tirer le meilleur parti de la situation. Je suis une personne bienveillante et, je l'espère, une femme de devoir.

Nancy s'empourpra.

— Bien sûr, madame... Je me disais simplement que la présence d'une petite fille était susceptible de... d'embellir votre existence, balbutia-t-elle.

— Je vous remercie, rétorqua sèchement sa patronne, mais je n'en vois pas la nécessité immédiate.

— Pourtant... Il est naturel... de recueillir l'enfant d'une sœur décédée..., hasarda la jeune fille.

Elle se promet d'accueillir avec chaleur cette pauvre petite esseulée. Ulcérée, Miss Polly se redressa d'un air hautain.

— Allons, Nancy... Ce n'est pas parce que ma sœur a été assez stupide pour se marier et engendrer des marmots inutiles dans un monde déjà surpeuplé que j'ai envie de m'occuper d'eux. Néanmoins, j'ai le sens du devoir. Veillez à ce que cette chambre soit impeccable, conclut-elle avant de prendre congé.

— Bien, madame, soupira Nancy.

Elle reprit son pichet et le rinça de nouveau.

De retour dans ses appartements, Miss Polly relut la lettre qu'elle avait eu la mauvaise surprise de recevoir deux jours plus tôt, d'une ville lointaine située dans l'ouest du pays. Le courrier était adressé à Miss Polly Harrington, Beldingsville, Vermont :

« Chère mademoiselle Harrington,

J'ai le regret de vous informer que le révérend John Whittier est décédé il y a deux semaines, laissant une enfant unique, une fille de onze ans à qui il n'a légué que quelques livres. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il était pasteur missionnaire dans une modeste paroisse et qu'il ne bénéficiait que de maigres revenus.

Votre beau-frère m'avait laissé entendre que vous n'étiez pas en très bons termes. Toutefois, il pensait que, en cas de malheur, et en mémoire de feu votre sœur, vous accepteriez de recueillir Pollyanna pour l'élever parmi les siens, dans l'Est. C'est pourquoi je me permets de vous écrire.

Lorsque vous recevrez cette lettre, la fillette sera prête à partir. Si vous acceptez de la recueillir, nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous adresser au plus vite une acceptation par écrit. Un couple de ma connaissance part pour la côte est très bientôt et se propose d'accompagner l'enfant jusqu'à Boston, puis de la mettre dans le train en partance pour Beldingsville. Naturellement, vous seriez avertie du jour et de l'heure d'arrivée de Pollyanna. En espérant une réponse favorable et rapide de votre part, je vous prie d'accepter l'expression de mes salutations distinguées, Jeremiah O. White, notaire. »

Perplexe, Miss Polly replia la lettre et la glissa dans son enveloppe. La veille, elle avait répondu au notaire qu'elle acceptait de recueillir l'enfant, car c'était son devoir, même si ce qu'il exigeait d'elle la rebutait.

En cet instant, elle pensait à sa sœur. À l'âge de vingt ans, Jennie avait épousé le jeune pasteur en dépit des mises en garde de sa famille, qui aurait préféré la voir mariée avec un homme fortuné qui avait demandé sa main. Outre son argent, ce prétendant était plus âgé qu'elle, tandis que le pasteur n'avait à lui offrir que ses idéaux, de l'enthousiasme à revendre et un cœur débordant d'amour. Naturellement, Jennie avait choisi ces qualités et épousé son pasteur missionnaire, puis elle l'avait suivi dans le Sud pour devenir femme au foyer.

Ce fut le point de rupture. Miss Polly en gardait un souvenir vivace, même si elle n'avait que quinze ans, à l'époque. La famille avait pratiquement coupé les ponts avec Jennie.

Certes, celle-ci leur avait écrit pendant un certain temps. Elle avait même baptisé sa dernière née Pollyanna, en l'honneur de ses deux sœurs, Polly et Anna. Malheureusement, ses autres bébés étaient décédés en bas âge. Par la suite, Jennie avait arrêté d'écrire et, un jour, ils avaient appris son décès. Le pasteur leur avait adressé un court message chargé d'émotion depuis une petite ville de l'Ouest.

Entre-temps, il s'était passé bien des choses dans la somptueuse maison sur la colline. En contemplant la vallée qui s'étendait à perte de vue, Miss Polly pensa à tout ce qui avait changé, en vingt-cinq ans.

Elle avait désormais quarante ans et était seule au monde, ou presque. Son père, sa mère, ses sœurs avaient disparu. Depuis des années, elle régnait sur le manoir et sur les milliers de dollars que lui avait légués son père. Certains ne cachaient pas leur peine de la voir solitaire et lui avaient conseillé de trouver une amie, une dame de compagnie. Miss Polly n'avait bien accueilli ni leur pitié ni leurs recommandations. Elle ne souffrait nullement, affirmait-elle. Elle aimait vivre ainsi car elle préférait le calme. Mais à présent...

Les lèvres pincées, la mine soucieuse, Miss Polly se leva. Elle se réjouissait d'être une femme honorable, une femme de devoir et elle avait suffisamment de caractère pour se montrer à la hauteur. Cependant... Pollyanna ! Quel prénom ridicule !

II

Nancy et le vieux Tom

Dans la chambrette, sous le toit, Nancy s'affairait à balayer et frotter le plancher sans oublier le moindre recoin. Par moments, l'énergie qu'elle déployait à venir à bout de ses corvées était plus un défouloir que l'expression de son ardeur à éliminer la saleté. En dépit de la soumission qu'elle témoignait envers sa redoutable patronne, Nancy ne manquait pas de caractère.

— Si seulement je pouvais aussi décroasser les recoins de son âme, à celle-là, marmonna-t-elle en ponctuant ses paroles de coups de plumeau. Il y aurait de quoi faire ! Quelle idée de reléguer cette pauvre enfant dans une mansarde étouffante en été, glaciale en hiver, alors que les chambres confortables ne manquent pas, dans cette maison immense ! Des marmots inutiles, qu'elle dit ! Je t'en ficherais, moi !

Ulcérée par l'attitude sévère de Miss Polly, elle crispa les doigts sur son chiffon.

— Ce ne sont pas les enfants les plus inutiles, par les temps qui courent !

Elle travailla un long moment en silence puis, sa tâche accomplie, inspecta la chambrette vide sans masquer son amertume.

— Voilà qui est fait. Pour ce qui est de ma part, en tout cas, soupira-t-elle. Il n'y a plus une seule poussière dans cette pièce. Il n'y a pas grand-chose d'autre, d'ailleurs. Pauvre petite ! Tu parles d'un endroit où loger une orpheline solitaire !

Elle ressortit en claquant la porte derrière elle.

— Oh ! souffla-t-elle en se mordant la lèvre. Et puis tant pis ! J'espère qu'elle a entendu, au contraire !

Cet après-midi-là, dans le jardin, Nancy prit quelques minutes pour bavarder avec le vieux Tom. Le jardinier arrachait les mauvaises herbes et ratissait les allées de la grande maison depuis de nombreuses années.

— Monsieur Tom, bredouilla-t-elle en regardant par-dessus son épaule pour s'assurer que nul ne la surveillait. Vous saviez qu'une petite fille allait vivre ici, avec Miss Polly ?

— Quoi ? fit le vieil homme en se redressant avec peine.

— Une petite fille vient s'installer ici avec Miss Polly !

— Tu me fais marcher ! s'esclaffa-t-il, incrédule. Autant essayer de me convaincre que le soleil se couchera à l'est à partir de ce soir.

— C'est pourtant la vérité ! La patronne me l'a annoncé elle-même, insista Nancy. Il s'agit de sa nièce de onze ans.

Le jardinier en demeura bouche bée.

— Pas possible ! marmonna-t-il.

Une lueur de tendresse traversa son regard terne.

— Ce doit être... la fille de Miss Jennie ! C'est la seule de ses sœurs à s'être mariée. Nancy, il ne peut s'agir que de la fille de Miss Jennie ! Nom d'un chien ! J'aurais jamais cru voir ça !

— Qui est Miss Jennie ?

— C'était un ange venu du ciel, souffla le vieil homme avec émotion. La fille aînée de mon patron et sa dame. À l'âge de vingt ans, elle s'est mariée et s'en est allée d'ici. C'était il y a longtemps. Il paraît qu'elle a perdu tous ses bébés, à l'exception de la dernière. Ce doit être celle dont tu me parles.

— Elle a onze ans, paraît-il.

— Oui, c'est bien elle, approuva le jardinier.

— Et elle va loger dans la chambrette, à côté du grenier. Quelle honte ! gronda Nancy en regardant derrière elle pour s'assurer que sa patronne ne l'entendait pas.

Le vieux Tom fronça les sourcils, puis un étrange sourire apparut sur ses lèvres.

— Je me demande comment Miss Polly va réagir à la présence d'une enfant sous son toit, dit-il.

— Pfff ! Moi, je me demande comment la petite va réagir en présence de Miss Polly ! rétorqua la jeune fille.

Le jardinier s'esclaffa.

— J'ai l'impression que tu ne portes pas notre patronne dans ton cœur, commenta-t-il.

— Comme si quelqu'un pouvait l'apprécier !

Cette fois, le vieux Tom esquissa un sourire étrange. Puis il se remit au travail.

— Je suppose que tu n'es pas au courant de l'histoire d'amour de Miss Polly, déclara-t-il.

— Une histoire d'amour ? Elle ? Mais non ! Je parie que personne n'est au courant !

— Oh si. Et l'homme en question vit toujours dans cette ville.

— Qui est-ce ?

— Je ne te le dirai pas, petite ! Ce n'est pas à moi de le faire.

Le jardinier se redressa et se tourna vers la maison. Dans ses yeux d'un bleu pâle, Nancy lut une loyauté sans faille envers cette famille qu'il servait fièrement et appréciait depuis tant d'années.

— N'empêche, j'ai du mal à l'imaginer avec un amoureux, persista la jeune fille.

Le vieux Tom secoua la tête.

— C'est que tu n'as pas connu la Miss Polly d'autrefois. Elle était vraiment jolie, tu sais. D'ailleurs, elle le serait encore, si elle s'en donnait la peine.

— Jolie ? Miss Polly ?

— Et comment ! Si seulement elle détachait ses cheveux et les laissait flotter librement, comme avant, avec des fleurs dedans ! Et si elle portait de belles robes avec des dentelles et des froufrous, tu verrais comme elle est jolie ! Miss Polly est loin d'être une vieille dame, Nancy !

— Ah non ? Pourtant, elle m'a l'air vieille !

— Je sais. Tout a commencé à cette époque-là, quand elle a eu des problèmes avec son amoureux, maugré le vieux Tom en hochant la tête. Depuis, on a l'impression qu'elle se nourrit de chardons tant elle est acariâtre et pleine d'amertume.

— Ça, on peut le dire ! s'exclama Nancy. Elle n'est jamais contente, quels que soient mes efforts. Je ne resterais pas si je n'avais pas besoin d'argent pour aider ma famille. Mais un jour, elle ira trop loin dans ses exigences et ce sera : « Adieu, Nancy ! », vous verrez !

Le vieux Tom se contenta de hocher la tête.

— Je sais. Je l'ai bien compris. Mais ce ne serait pas dans ton intérêt, mon petit, crois-moi sur parole.

Une fois encore, il se remit au travail.

— Nancy ! lança soudain une voix forte.

— Oui, madame, balbutia la jeune fille en se précipitant vers la maison.

III

L'arrivée de Pollyanna

Comme prévu, Miss Polly reçut un télégramme annonçant l'arrivée de Pollyanna en gare de Beldingsville, le lendemain, 25 juin, à seize heures. La mine grave, elle le relut, puis monta au grenier. Toujours renfrognée, elle balaya la chambrette du regard.

Celle-ci contenait un petit lit impeccablement fait, deux chaises, une table de toilette, une commode et une petite table. Il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres, ni de tableaux aux murs. Toute la journée, le soleil avait dardé ses rayons brûlants sur le toit, de sorte qu'il régnait une chaleur étouffante. En l'absence de moustiquaire, les fenêtres étaient restées closes. Une grosse mouche voletait furieusement contre une vitre, cherchant à sortir.

Sans pitié, Miss Polly écrasa l'insecte, puis entrouvrit la fenêtre pour jeter la mouche au dehors. Elle déplaça une chaise, fronça de nouveau les sourcils et quitta la pièce.

— Nancy, dit-elle quelques minutes plus tard, à la porte de la cuisine. J'ai trouvé une mouche dans la chambre de Miss Pollyanna. La fenêtre a dû rester ouverte un moment. J'ai commandé des moustiquaires. Jusqu'à ce qu'elles soient livrées, vous veillerez à ce que les fenêtres demeurent fermées. Ma nièce arrive demain à seize heures. Je souhaite que vous alliez l'accueillir à la gare. Timothy vous emmènera dans la voiture ouverte. Il est indiqué dans le télégramme qu'elle a les cheveux clairs, une robe en vichy rouge et un chapeau de paille. Je n'en sais pas plus, mais je pense que cette description suffira.

— Bien, madame, mais vous...

Miss Polly comprit son hésitation, car elle pinça les lèvres et rétorqua :

— Non, je n'irai pas la chercher. Ce n'est pas nécessaire. Ce sera tout.

Sur ces mots, elle tourna les talons. Apparemment, Miss Polly n'en ferait pas davantage pour accueillir sa nièce.

Armée de son fer, Nancy se défoula sur le torchon qu'elle était en train de repasser.

— Les cheveux clairs, une robe en vichy rouge et un chapeau de paille... Et elle n'en sait pas plus ! Moi, j'aurais honte de l'avouer, si mon unique nièce traversait un continent pour venir chez moi !

Le lendemain, à quinze heures quarante, Timothy et Nancy se mirent en route vers la gare. Timothy était le fils du vieux Tom. En ville, on disait parfois que si le jardinier était le bras droit de Miss Polly, Timothy était son bras gauche.

Il était toutefois beau garçon et d'un caractère enjoué. Nancy n'était pas arrivée depuis longtemps, mais ils s'entendaient déjà à merveille. Ce jour-là, néanmoins, la domestique était tellement concentrée sur sa mission qu'elle se montra un peu taciturne. Au terme d'un trajet presque silencieux, elle mit pied à terre pour attendre le train.

Dans sa tête, elle ne cessait de se répéter : « cheveux clairs, robe vichy rouge, chapeau de paille ». Elle était impatiente de faire la connaissance de Pollyanna.

— J'espère pour elle qu'elle est sage, qu'elle ne fait pas tomber de couteaux et ne claque pas les portes, dit-elle à Timothy avec un soupir, lorsqu'il la rejoignit.

— Eh bien, dans le cas contraire, Dieu sait ce qu'il adviendra de nous autres, répondit-il avec un sourire. Tu imagines Miss Polly avec une enfant dissipée ! Tiens ! J'entends siffler le train !

— Tu sais, Timothy... je trouve que c'était méchant de sa part de m'envoyer à sa place chercher cette petite.

En proie à une certaine appréhension, elle se posta à un endroit d'où elle voyait les voyageurs descendre de voiture.

Elle ne tarda pas à la repérer : une fillette svelte portant une robe en vichy rouge, avec deux longues tresses d'un blond filasse qui lui tombaient dans le dos. Sous son chapeau de paille, Nancy découvrit un visage avenant et parsemé de taches de rousseur. La malheureuse semblait chercher quelqu'un des yeux.

Nancy l'avait reconnue sans l'ombre d'un doute, mais ses jambes tremblaient tellement qu'elle ne put aller au-devant

d'elle. Quand Nancy l'aborda enfin, elle était seule sur le quai.

— Seriez-vous... Miss Pollyanna ? lui demanda-t-elle, hésitante.

Aussitôt, la petite se jeta dans ses bras.

— Comme je me réjouis de vous voir ! s'exclama-t-elle avec enthousiasme. Bien sûr que je suis Pollyanna. C'est tellement gentil à vous d'être venue me chercher ! J'espérais que vous seriez présente à la gare !

— Vr... vraiment ? balbutia la jeune fille en essayant de redresser son chapeau de travers.

Comment l'enfant pouvait-elle connaître son existence ?

— Oh oui ! Pendant tout le trajet, je me suis demandé à quoi vous ressembliez ! précisa la fillette.

Elle toisa Nancy avec attention.

— Vous savez, votre apparence me plaît beaucoup.

Nancy fut soulagée de voir arriver Timothy, car les propos étranges de Pollyanna la déconcertaient.

— Voici Timothy, dit-elle. Vous avez sans doute une malle...

— En effet, répondit Pollyanna avec emphase. Elle est neuve ! Ce sont les dames patronnesses qui me l'ont offerte. C'est gentil de leur part, non ? Elles avaient tellement envie d'un nouveau tapis ! Bien sûr, j'ignore combien de tapis on peut acheter pour le prix d'une malle, mais de quoi couvrir la moitié d'une allée d'église, vous ne pensez pas ? Dans mon sac, j'ai quelque chose que M. Gray appelle un chèque. Je dois vous le remettre avant de récupérer ma malle. M. Gray,

c'est le mari de Mme Gray. Ce sont les cousins de la femme de M. Carr, le diacre. C'est en leur compagnie que j'ai voyagé vers l'Est et ils sont très gentils ! Tenez, le voici !

La fillette fouilla longuement dans son sac avant d'en sortir le document.

Impressionnée par son éloquence, Nancy retint son souffle. Puis elle adressa un regard de biais à Timothy, qui détourna les yeux avec soin.

Dès que la malle fut hissée à l'arrière de la voiture, le trio se mit en route. Coincée entre Nancy et Timothy, Pollyanna ne cessait de babiller. C'était un tel flot de commentaires et de questions que Nancy en avait le tournis. Elle avait toutes les peines du monde à se concentrer sur ses propos.

— C'est parti ! s'exclama-t-elle avec enthousiasme lorsque le véhicule s'ébranla. Quel endroit merveilleux ! C'est encore loin ? J'espère que oui... J'adore les promenades en voiture ! Bien sûr, si nous ne sommes pas loin, ce n'est pas grave, parce que, dans ce cas, je me réjouirai d'arriver plus vite à destination. Cette rue est ravissante ! Je savais que ce serait joli. Mon père m'a dit...

Pollyanna étouffa un sanglot. Un peu inquiète, Nancy constata que sa lèvre inférieure tremblait et qu'elle avait les yeux embués de larmes. Très vite, l'orpheline se ressaisit et se redressa fièrement.

— Mon père m'a parlé de la grande maison, reprit-elle. Il s'en souvenait, et... j'aurais dû vous expliquer... Mme Gray m'a conseillé de le faire sans tarder... c'est à propos de cette robe à carreaux rouges... enfin, je ne porte pas le deuil. Selon

Mme Gray, vous alliez trouver bizarre que je ne sois pas habillée en noir. Hélas, il n'y avait rien de noir dans le dernier colis de bienfaisance que m'a remis la paroisse, à part une robe en velours. La femme de M. Carr a déclaré qu'elle n'était pas appropriée pour une fille de mon âge. De plus, elle était tachée et élimée aux coudes, alors... Certaines dames patronnesses voulaient m'acheter une robe et un chapeau noirs, mais les autres tenaient à consacrer leur argent à l'achat d'un tapis rouge pour l'église. Mme White m'a dit que c'était aussi bien, finalement, car elle n'aimait pas les enfants en noir. Enfin, elle aime les enfants, mais n'aime pas les voir habillés en noir.

Pollyanna s'interrompt pour reprendre son souffle. Nancy profita de l'occasion pour bredouiller :

— Eh bien, je suis sûre que... tout se passera au mieux.

— Je suis heureuse que vous le pensiez ! Je suis aussi de cet avis, approuva Pollyanna. Naturellement, il m'aurait été plus difficile de me réjouir si j'étais habillée en noir...

— De vous réjouir ! souffla Nancy, éberluée.

— Oui, que Père soit monté au ciel rejoindre ma mère et les autres membres de la famille ! Il m'a dit que je devais m'en réjouir. Mais c'est un peu compliqué... même avec une robe rouge... parce que j'aurais préféré qu'il reste avec moi, voyez-vous. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il aurait dû rester avec moi, d'autant que ma mère et les autres sont avec Dieu et les anges, alors que moi, je n'avais plus personne, à part les dames patronnesses... Désormais, ma vie sera plus facile parce que je vous ai, vous, tante Polly ! Je suis tellement heureuse de vous avoir !

Soudain, la compassion de Nancy pour cette orpheline esseulée se mua en effroi.

— Oh... mais vous commettez une terrible erreur, ma chère enfant..., balbutia-t-elle. Je ne suis que Nancy. Je ne suis pas votre tante Polly !

— Vous... Vous n'êtes pas ma tante ? bredouilla la fillette, désespérée.

— Non. Je ne suis que Nancy. Je n'aurais jamais cru que vous me prendriez pour Miss Polly. Nous... Nous ne nous ressemblons en rien !

Timothy étouffa un petit rire, mais Nancy était trop contrariée pour répondre à son regard complice.

— Mais qui êtes-vous donc ? s'enquit Pollyanna. Vous n'avez pas l'air d'une dame patronnesse.

Cette fois, Timothy éclata de rire.

— Je suis Nancy, la domestique. Je fais tout sauf la lessive. C'est Mme Durgin qui s'en charge.

— Mais il existe bien une tante Polly, n'est-ce pas ? insista la petite fille, alarmée.

— Pour ça oui, et comment qu'elle existe ! confirma Timothy.

Rassurée, Pollyanna se détendit aussitôt.

— Tant mieux.

Le silence s'installa, mais il fut de courte durée.

— Vous savez quoi ? reprit Pollyanna. Je me réjouis quand même qu'elle ne soit pas venue m'accueillir, parce que, maintenant, je vais la rencontrer. Et en plus, vous êtes là aussi !

Nancy rougit. Timothy posa sur elle un regard perplexe.

— Voilà un compliment joliment tourné, déclara-t-il. Tu devrais remercier la petite demoiselle.

— Eh bien... je pensais à Miss Polly, avoua Nancy.

Pollyanna poussa un soupir satisfait.

— Moi aussi, admit-elle. Elle m'intéresse beaucoup. Vous savez, elle est mon unique tante et je ne le sais que depuis peu de temps. C'est mon père qui me l'a appris. D'après lui, elle habite dans une très belle maison perchée au sommet d'une colline.

— C'est exact. Vous allez pouvoir l'admirer sans attendre, répondit Nancy. C'est la vaste demeure blanche avec les volets verts, là-bas.

— Oh, comme c'est joli ! Qu'est-ce qu'il y a comme arbres et comme pelouses ! Je n'ai jamais vu une herbe aussi verte. Ma tante Polly serait-elle riche, Nancy ?

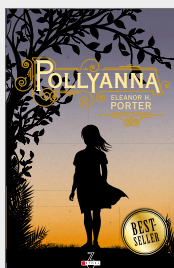
— Oui, mademoiselle.

— Je suis tellement contente ! Ce doit être vraiment merveilleux d'avoir beaucoup d'argent. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un de riche, à part les White, qui sont assez fortunés. Ils ont des tapis dans toutes les pièces de leur maison et se permettent même de la crème glacée, le dimanche. Est-ce le cas de tante Polly ?

Nancy secoua la tête, les lèvres pincées pour ne pas rire. Elle croisa le regard amusé de Timothy.

— Non, mademoiselle. Votre tante n'aime sans doute pas les crèmes glacées. Quoi qu'il en soit, je n'en ai jamais vu à sa table.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Pollyanna
Eleanor H. Porter



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Zethel et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

